

LA POESIE : UN LIEU EPIPHANIQUE



DISSERTATION

En quoi la poésie fait-elle apparaître une vision inhabituelle du monde, voire une dimension insoupçonnée ? Vous appuierez votre développement sur les textes du corpus, les textes étudiés pendant l'année, ainsi que sur vos lectures personnelles.

Corpus exploité

Texte A : Maurice Rollinat, « Sonnet à la nuit ». *Les Névroses*, 1883

Texte B : Victor Hugo, « Nuit », *Toute la lyre*, 1888.

Texte C : Anna de Noailles, « La nuit », *Les Forces éternelles*, 1920

Texte D : Anna de Noailles, « A la nuit »,

Texte E : Claude Roy, *La nuit*, Poésies, 1970.

Voir sur le site

EAF – commentaire composé – *La nuit* - Claude Roy

Voir dossier « la nuit », avec les textes exploités dans la dissertation – les topoï de la littérature



PROPOSITION REDIGEE (mais à compléter)

La poésie, ce n'est pas simplement l'expression des sentiments comme le deuil, - la mort de Pierrette ou de Madame -, ou la beauté du monde – celle des roses d'Ispahan ou de la femme aimée- ou encore la célébration de l'art d'être grand-père, même si tout cela mérite notre plus grand respect et même notre ferveur. La poésie ne se confond pas non plus avec l'art, qui est une *technè*. La poésie, depuis Baudelaire et Rimbaud, c'est une aventure spirituelle. Elle se décline évidemment en mode majeur ou mineur, en mode surnaturel ou démoniaque, en hargne ou en douceur selon qu'on appartient au grand firmament des pacifiques ou aux nuits fauves de ceux qui cherchent les bas-fonds. La poésie tend à révéler dans une autre lumière le monde des « choses », à faire apparaître du monde, dans le monde, quelque chose d'inhabituel, d'insolite, une dimension insoupçonnée de ce réel qui nous entoure et auquel nous sommes, en quelque manière, aveugle. Quelque chose de la singulière beauté de la création, de l'angoissante diversité des choses, de leur incalculable profondeur comme de leur prodigieuse opacité, ou de leur singulière horreur, voilà ce que révèle la poésie. Dans l'apaisement ou la fureur convulsive. Tache immense, difficile et dangereuse. Révéler le monde et ses profondeurs, c'est sans doute ce que la poésie moderne a vu peser brutalement sur ses épaules, et ce poids l'a quelque peu faite chavirer. Mais en quoi la poésie réussit-elle cette gageure ? Par le choix de ses thèmes, par quelque alchimie secrète de la langue, l'inspiration souveraine du poète ou par quelque quête obstinée d'une connaissance mystérieuse, de ces « choses cachées depuis la fondation du monde.

Dans son histoire, ce n'est pas toujours une vision inhabituelle des choses que la poésie a dévoilé. Elle a plutôt cherché à exprimer – selon des modalités que la société pouvait réprouver – ce qui est le propre de toute homme, de cette « humaine condition » comme disait Montaigne, qui nous soumet aux plus immenses chagrins et à des peines inconsolables. Le lyrisme ne vient-il pas de la lyre d'Orphée, et de ses sanglots devant la perte d'Eurydice ? Un chagrin si bouleversant qu'il en a fait vibrer les rochers... Et c'est la première découverte de la poésie et de ses effets secondaires ou collatéraux que de découvrir que nous pouvons être touché autrement que dans la vie courante.

Et si la poésie nous déchire les parois du cœur comme la vie peut le faire parfois, elle nous fait découvrir une dimension nouvelle de la peine des hommes ou de la tristesse de la terre. C'est le titre par exemple d'un recueil de Jules Laforgue : « les sanglots de la terre ». C'est aussi le cri des hommes répercuté par la voix des poètes, comme celle d'Octavio Paz.

« *Le cri des hommes n'est-il donc rien,*

Nè se passe t-il rien lorsque passe le temps... ».

Elle peut même imprégner certaines œuvres romanesques qui baignent l'univers qu'il font surgir d'une lumière énigmatique : c'est l'œuvre du provençal Henri Bosco, avec ses personnages qui voient un monde au-delà de ce monde, Pascal du *Mas Théotime*, ou le jeune Malicroix du roman éponyme. La poésie fait surgir dans l'univers singulier de Bosco un monde à la sacralité de structure cosmique, où le fleuve est une force vivante, ou la nature animée vit d'une vie à laquelle certains sont comme mystérieusement accordés. Gaston Bachelard et sa symbolique des éléments n'est pas si loin. C'est cet accord que parfois, le poète cherche. Et il arrive qu'il le trouve ou du moins qu'il réussisse à le restituer.

Mais c'est sans doute moins les thèmes que le travail de la langue qui fait du poème cet « engin à traverser le réel », comme disait Jacques Maritain. La poésie – peut-être avec plus d'efficacité – que la philosophie réussit ainsi le tour de force de nous faire entrer dans ce réel sensible qui requiert autre chose que les lois de la causalité pour déployer son mystère et son intelligibilité.



Ici, j'exploite les textes du corpus

C'est dans certains de ses thèmes de prédilection que la poésie déploie le mieux cette fonction de révélation. La nuit est sans doute l'un de ces thèmes paradoxaux qui manifestent la puissance polyphonique de la poésie. La nuit, c'est bien sûr le moment où les hommes reconstituent leurs forces mais elle est aussi le lieu métaphysique de toutes les ambiguïtés. Pour les plus chanceux, elle est le lieu de rêves parfois déroutants qui ne résistent pas toujours à un interprète perspicaces, mais ce n'est que pour les poètes que la nuit représente tout autre chose que ce qui fonde l'alternance du cycle des jours. Pour Anna de Noailles, elle est l'abri qui protège les amours illicites.

*Nuit sainte, les amants ne vous ont pas connue
Autant que les époux. C'est le mystique espoir
De ceux qui tristement s'aiment de l'aube au soir,
D'être ensemble enlacés sous votre sombre nue.*

Pour Claude Roy, elle est la métaphore du temps qui passe et de la mort. Elle est celle « qui vient du plus loin que la nuit »

*A pas de vent de mer de feu de loup de piège
Bergère sans troupeaux glaneuse sans épis
Aveugle aux lèvres d'or qui marche sur la neige.*

La faucheuse a troqué la grande faux pour la faucille. Mais elle avance comme le « bourreau » de la chanson de Barbara. Pour Victor Hugo, dans le poème « Nuit » extrait du recueil *Toute la lyre*, elle est le lieu épiphanique de l'Être, le lieu où toute créature

*« Sent distinctement dans les cieux,
Dans la grande étendue obscure,
Le grand Être mystérieux ! »*

Ainsi la poésie révèle l'intense polyphonie des choses, ce que Baudelaire théoriserait comme un plérôme, une nature en relation où les choses se parlent et communiquent.

Maurice Rollinat la voit au contraire dans sa face sombre, presque « goyesque ». Elle est la « Mère des cauchemars amoureux et funèbres », la « Madone des voleurs, complice des tripots », « Sonnet à la nuit » (*Les Névroses*, 1883), la nuit est le lieu de la cécité, où les hiboux sont rois...

Il en est de la nuit comme de tous les thèmes qui ont inspiré les poètes. Car la poésie n'est pas seulement un certain regard, qui voit à travers le voile des apparences, elle est aussi un « toucher », le toucher de la douleur. Eluard en est le plus éminent représentant, Aragon en est le plus fastueux. Dans leurs mots, la femme devient ligne coulé dans le regard, elle se fait bleue, terre, chevelure, métonymie ou parabole. Pleurée ou célébrée, elle épouse la composition du poème et devient matériau poétique. Car à la poésie et au poète, comme au peintre, tout sert : la poésie est le ciel de la raison ouvrière, et dans ce ciel, le poète peut faire brûler ses enfers comme faire entrer ses paradis. Qu'importe, s'il cuit beau vitrail.

Car la poésie fait émerger les gouffres intérieurs, l'angoisse foncière de l'homme en face de sa condition et ses interrogations inexprimables. Elle affronte deux inconnaissables : celle du monde et celle de l'intériorité humaine, peut-être plus inquiétante encore que la première.

C'est Francis Ponge qui a plongé au cœur de la dimension cratylique du monde. Il raconte le pain, l'huître, le cageot, le monde des objets quotidiens, qui se mangent, se manipulent, et dont on oublie qu'ils sont peut-être autre chose, que le langage poétique s'emploie à reconstituer. C'est ainsi que la métaphysique a commencé d'imprimer ses questionnements singuliers « rue de la poésie ». Car si la poésie

peut faire apparaître une dimension nouvelle du monde, ce n'est pas toujours par les explorations intrépides dans les méandres d'un inconscient qui restera au fond autiste et sourd. C'est par la magie de la langue. C'est la langue qui est le matériau du poète, et c'est le mystère de la langue qui l'occupe autant que celui des choses ou le mystère d'une inexprimable subjectivité. Et « rue du langage », la poésie a progressé depuis deux siècles qu'elle l'interroge. Car la langue a pris depuis deux siècles une importance démesurée. Les poètes qui sont aussi des romanciers ont contribué à cette plongée dans la « poétique ». L'irlandais James Joyce, avec *Finnigans lake* ou le portugais Pessoa ont cherché dans la déstructuration quelque avancée nocturne, car c'est dans l'inconnu de la langue qu'ils explorent et vont chercher de nouveaux matériaux, comme des mineurs creusent pour trouver quelque filon.

La poésie est comme le phénix, elle renaît de ses cendres, dans un flamboiement toujours nouveau. Y a-t-il des conditions à cette dimension épiphanique ? La langue ? Les thèmes ? Ou tout simplement, la qualité du poète, son talent, voire son génie. D'où tient-il cette capacité ? De son expérience personnelle ? Aujourd'hui le romancier se dit « voyageur ». Mais il va chercher dans ce titre un statut, bien plus qu'une expérience qui nourrirait son écriture.

Car encore une fois, ce qui git sous le secret de l'œuvre, c'est encore une fois la Muse. Autrement dit l'inspiration ? Ce « souffle » qui porte et même emporte le poète, ou qui parfois le déserte : Du Bellay comme Musset ont pleuré la désertion de cette inspiration à laquelle ils doivent leurs plus beaux vers, et qu'ils mettent dans leur cœur. Ce cœur qu'il faut déchirer comme le « Pin des Landes » pour qu'en sorte une sève nouvelle. Théophile Gautier, comme Victor Hugo ou Musset ont mis dans les souffrances, en particulier celles de l'amour, une partie de leur puissance créatrice. Mais que révèle alors la poésie que l'on ne sache déjà ? Elle révèle simplement que la douleur est participée, et qu'aucun homme ne peut s'y soustraire, fût-il prince ou ministre, la maladie, la perte d'un être cher, l'échec, ou la vieillesse et ses peines l'atteindront quelque jour.

La Muse a-t-elle disparue depuis que la poésie s'est faite métaphysicienne ? Il n'en est rien. Les poètes en parlent encore, comme en témoigne *l'Entretien des Muses*, de Philippe Jaccottet. Mais elle a dessiné de nouveaux contours, différents de ceux que Joachim du Bellay traçaient dans les *Regrets*, ou de ceux qui ensuite lui ont voué quelque culte souterrain. Sans cette inspiration qui est un *lumen*, une lumière qui brusquement éclaire un recoin de l'esprit aux prises avec ses fantômes ou ses interrogations, que dirait le poète que d'autres n'ait déjà formulé avant lui ? Sans cette lumière qui révèle quelque chose d'inexprimé, la littérature ne serait qu'une immense intertextualité sans âme, un vaste réservoir de thèmes, de lieux communs, de choses dites ou vues, s'interpelant les unes les autres. Et ce réservoir pourrait bien se transformer en un océan capable d'engloutir quiconque entrerait sans bouée, ou en un labyrinthe dans lequel, sans fil d'Ariane, tout être normalement constitué finirait par tourner en rond dans les mêmes éternelles schèmes, truismes, et tranquilles répétitions, fussent-elles enveloppées dans les oripeaux d'une langue renouvelée.

Ainsi donc la poésie – souffle, lumière, déchirement, ou tranquille repos de l'âme qui a trouvé son lieu et peut entendre une parole d'en deçà de la parole – est encore et toujours ce mouvement qui cherche à connaître mais surtout à exprimer. Elle est en l'homme la trace de cet éperdu nécessité humaine d'exprimer, de raconter. Que serait la guerre de Troie si elle n'était contée ? La poésie est d'abord fille de Mnémosyne, fille de la mémoire. Elle révèle moins qu'elle ne garde, précieusement, le chant des hommes, le chant de la terre, et pour certains, le Temps du rêve. Et elle répercute ainsi, de générations en générations, ce ferment qui travaille l'humanité : et son infini besoin de beauté, de silence, d'harmonie. Elle est en quelque sorte une arrhe d'éternité...